

Religion et santé: une quête de sens

Exister, mais pourquoi? Face à la quête éperdue de sens à laquelle est confronté l'homme, déjà les philosophes grecs soulignaient que se mettre en danger permet de donner sens et valeur à son existence. Alors l'être humain, depuis tout aussi longtemps, se tourne vers les « systèmes de sens » que propose chaque culture : la religion peut être l'une des expressions essentielles pour que les humains puissent tenir debout face à l'abîme de l'exister. Jean-Bernard Paturet, professeur et directeur de recherche (esthétique et éducation en psychanalyse), analyse cette quête de sens en revisitant les grands philosophes dont Nietzsche.

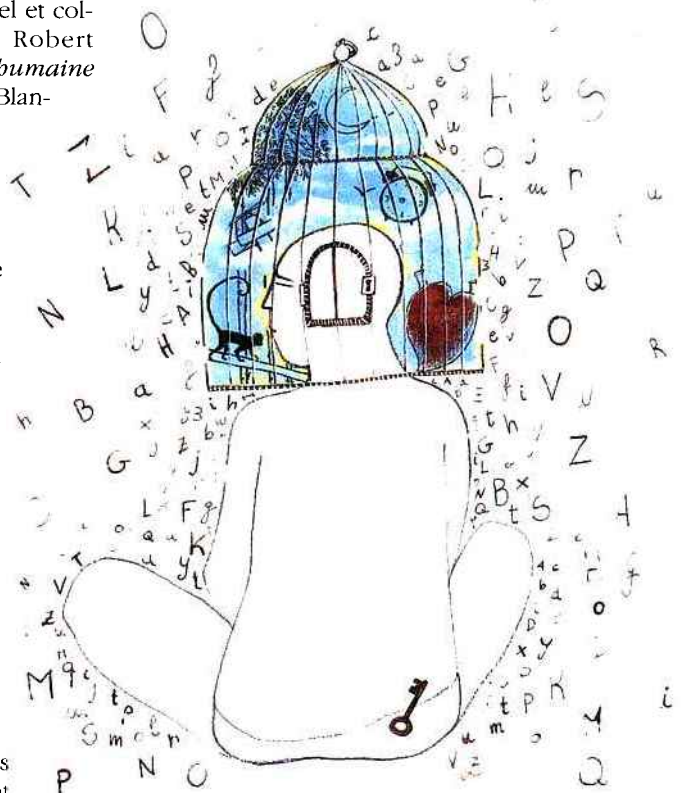
«*La santé*», proclame le préambule à la Constitution de l'Organisation mondiale de la santé en 1946, «*est un état de complet bien-être physique, mental et social et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité.*» À compter de cette définition, le rêve d'une santé parfaite dont la réalisation est, bien entendu, impossible, a été interprété comme un droit à la recherche de satisfaction des besoins fondamentaux (affectifs, sanitaires, nutritionnels, sociaux, culturels) sans doute sur le modèle de la fameuse pyramide de Maslow construite sur cinq niveaux de besoins: besoins physiologiques, sécurité, amour et appartenance à un groupe, estime des autres et accomplissement personnel. Selon l'auteur, nous recherchons d'abord à satisfaire chaque besoin d'un niveau donné avant de penser à ceux situés au niveau immédiatement supérieur de la pyramide. La santé parfaite serait donc le moment où ce dernier niveau d'accomplissement personnel est atteint.

Mais la santé ne saurait être définie uniquement par la satisfaction des besoins et encore moins selon la hiérarchie de Maslow: le témoignage des camps, l'expérience des comportements ordaliques chez certains adolescents, les conduites à risque, les sports extrêmes, ou, à l'inverse, les états dépressifs propres à nos sociétés sursaturées de biens, semblent invalider ce modèle car dans toutes ces expériences «*voulues*» ou imposées, seule la quête

du sens de l'existence peut permettre de comprendre la résistance à l'extermination, la mise en jeu de sa vie ou encore le malaise de la saturation qui tue le désir. Car l'homme est un «*vivant existant*» capable de s'extérioriser lui-même pour se regarder vivre et agir et pour donner du sens à sa vie (existence: *ex*: hors de soi, *sistere*: se tenir). Exister serait donc l'expérience primordiale de l'être parlant comme production de sens individuel et collectif. Comme l'écrit Robert Anthelme dans *L'espèce humaine* commentée par Maurice Blanchot, l'humain est un vivant comme tous les autres mammifères mais particulier parce qu'il est un «*vivant existant*» cherchant à répondre à la question du «*pourquoi*» de son être au monde. Cette distinction introduite entre «*existence*», d'une part, et «*vie*», de l'autre, est fondamentale car la confusion entre les deux entraînerait, selon Michel Foucault ou Giorgio Agamben, l'engagement dans la trajectoire du biopouvoir où l'homme est réduit à son «*bios*», à la «*vie nue*», prélude à l'organisation d'un univers concentrationnaire autant

dans les sociétés totalitaires que dans les sociétés démocratiques¹.

Certes, pour «*exister*», il faut être «*vivant*» mais entre les deux s'ouvre un abîme: celui du sens. L'humain est confronté sans cesse à la question de savoir si sa vie vaut d'être vécue. Question lancinante, jamais saturée et sans





réponse définitive, qui s'éprouve souvent dans des prises de risque. Les philosophes grecs avaient déjà montré l'intérêt existentiel du « jeu des contraires » car le jour ne saurait s'éprouver que grâce à la nuit et la vie grâce à la mort... Du mot roman *rixicare*, lui-même élargissement du latin classique *rixare*, «risque» signifie se quereller, se battre. Ce terme renvoie à l'idée de danger, à l'insécurité et à la lutte. Simone Weil, la philosophe, engagée volontaire sur le terrain de la guerre d'Espagne, résistante à Londres, soulignait déjà l'importance de cette nécessaire exposition au feu et à la nudité de l'événement : « *Le risque est un besoin essentiel de l'âme. L'absence de risque suscite une espèce d'ennui qui paralyse autrement que la peur, mais presque autant.* » La prise de risque sert à s'administrer la preuve du sens et de la valeur de sa propre existence. On parle actuellement de « risque zéro », de « populations à risque » et le monde de l'assurance, comme de la santé, cherche à contrôler, à calculer « l'aléa anticipable » pour prévenir la « mort prématurée », la « mort évitable » avant 60 ans, et les « APVP », c'est-à-dire « les années potentielles de vie perdue »...

Pas étonnant alors que l'humain se tourne vers les « grands récits totalisants » comme dit Lyotard, ou vers les « dogmatiques anthropologiques » dans le vocabulaire de Pierre Legendre,

c'est-à-dire vers les systèmes de sens que propose chaque culture : la religion en est une des expressions essentielles pour que les humains puissent tenir debout face à l'abîme de l'exister, au « non sens » du monde en lui-même et à la puissance de la nature. Probablement parce qu'il a été confronté, depuis l'aube de l'humanité, à cette surpuissance qui lui est apparue d'emblée comme menaçante et terrifiante, parce qu'il rencontre l'angoisse du « pourquoi » de l'effroi du monde, l'humain a besoin de protection, de consolation et de compréhension. La science ne peut y répondre. Pas plus que les hommes préhistoriques, l'homme « postmoderne » ne s'est d'ailleurs rendu « *comme maître et possesseur de la nature* »². Cette dernière demeure toujours un espace imaginaire de « sauvagerie »³. On pense ici à l'univers indompté des forêts ou des marais, aux bêtes fauves, aux tremblements de terre, aux violentes inondations, à la foudre et aux éléments déchaînés⁴, à la mort mais aussi à l'homme lui-même, à sa violence, à l'énigme que représente autrui, celle de la femme, du sang des règles et des naissances. L'homme moderne, face à cette surpuissance non maîtrisable de la nature, n'est pas en reste si l'on en « croit » un certain nombre de films qui traduisent cette angoisse endogène face à des forces qui lui échappent⁵. Aussi, la réponse à la surpuissance de la nature et à sa sauvagerie,

à l'absence de sens, aurait été la croyance en des forces célestes ou divines, qui auraient le pouvoir de les maîtriser et de les utiliser plus ou moins arbitrairement pour ou contre les humains, la fabrique et la croyance en des dieux, seuls capables de rassurer et de protéger l'homme, moyennant cependant soumission, obéissance ou sacrifice.

Dans le monde contemporain, malgré les promesses et les prouesses des sciences et les réussites des techniques pour beaucoup d'entre elles, remarquables, l'énigme de l'univers et de l'homme reste entière et l'on a coutume de dire que, si la science décrit les phénomènes de la nature et bientôt de la vie, si elle explique la marche du cosmos dont les instruments modernes d'observation montrent la diaprure infinie, elle ne répond jamais à la question du sens de l'existence, du sens du monde, ni à cette interrogation fondamentale qu'en son temps posait Leibniz : « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* »⁶ Le sens s'élabore ailleurs dans le vertige du risque, de l'incertitude et sur fond de « non sens » auquel les « *grandes dogmatiques anthropologiques* » que sont les religions tentent de répondre le plus souvent par des illusions rassurantes vers leurs adeptes en les inscrivant dans le rêve d'accomplissement de valeurs sécurisantes d'une santé molle où l'obsessionnalité du rite assure consolation et apaisement.

La santé définie par l'OMS comme visée absolue de la vie peut-elle se substituer en « lieu tenant » du sens ? Pour certains, la réponse est oui puisque l'on parle de « bioreligion » c'est-à-dire d'une utopie de la santé parfaite, comme téléologie ultime de la vie... qui, s'appuyant sur la science comme vérité dogmatique, impose des règles de conduite strictes et aussi draconiennes qu'une morale religieuse avec ses temps de mortification, de purification, de jeûne et d'ascèse. Les religions reposent sur le même principe puisqu'elles encadrent de manière rigoureuse les comportements de santé en distinguant « sacré et profane », « totem et tabous », « permis et défendu », « bien et mal » et « bon et mauvais ». Dans leur souci de contrôle des âmes et des corps, elles définissent notre rapport au monde, à l'alimentaire, aux subs-

tances psychotropes, à l'alcool, au corps, à la sexualité et viennent ainsi faire limite au pulsionnel et au désir par l'obligation de maîtrise de soi comme principe moral fondamental, comme le montre par exemple le Carême ou le Ramadan

Mais si les religions créatrices du sens de l'existence organisent, en grande partie, la santé et, au nom de Dieu ou des dieux, l'hygiène collective et privée en s'appuyant souvent sur la menace de l'au-delà, la science, en cherchant à se débarrasser de l'obscurantisme religieux, ne risque-t-elle pas de fabriquer une «santé triste», «petite bourgeoise», centrée sur l'angoisse du risque, l'obsession du souci de soi, la dénégarion de la mort⁷, le contrôle total de son rapport à l'autre et au monde, plaçant ainsi l'être déchiré et tragique, l'être «ubrique» et excessif, l'être de désir qu'est l'être humain, au rang d'un simple «bios» c'est-à-dire d'un vivant élémentaire, sous contrôle d'une biopolitique d'Etat? Les politiques de santé publique, au nom d'un humanisme fallacieux, n'ont-elles pas limité l'homme à son «bios»? Elles l'ont réduit à vivre un bonheur sans excès et sans désir, tentant désespérément de sortir l'humain de sa condition tragique non seulement un bonheur à sa mesure, c'est-à-dire un divertissement nauséeux dont les médias se font le relais, mais un bonheur comme mesure de toutes choses. L'appel aux psychologues pour donner reconfort et reprendre à l'angoisse de la mort, de la souffrance, n'est-ce pas une manière d'éviter cette question du sens dont la religion est porteuse? L'humain ne sait plus vivre parce qu'il a peur de mourir et parce qu'il ne peut plus concevoir autre chose de plus grand que lui. Devenu trop humain, l'homme moderne se rétrécit à la satisfaction de petits bonheurs immédiats par de petites doses de plaisirs conformes à celles du grand troupeau soumis des consommateurs

Nietzsche, au contraire, oppose à cette «petite» santé qui, selon nous, est celle définie par l'OMS, «la grande santé». Passant par des chemins escarpés, la grande santé se refuse à la facilité des croyances, elle recuse les «arrière-mondes» (sans Dieu ni au-delà), la médiocrité de la morale, le chant des sirènes des religions et

accepte la dure réalité du tragique des apparences et de l'existence. La grande santé est oubli de soi, elle ne craint ni la souffrance, ni la mort, ni le temps qui passe. Elle se caractérise par la prise de risque et une vitalité particulière dans le jaillissement de l'action comme de la pensée. Nietzsche écrira : «J'ai retrouvé le chemin de ce pessimisme intrépide qui est le contraire de toutes les habiletés idéalistes»⁸. Sans doute est-ce cet appel nietzschéen qu'il nous faut aujourd'hui entendre.

Jean-Bernard Paturet

Professeur des universités, philosophe, directeur de l'équipe de recherche Esthétique et éducation en psychanalyse, Université de Montpellier III

1 Giorgio Agamben *Homo Sacer*. Le pouvoir souverain et la vie nue. *Seuil* 1997. «Et c'est seulement parce que la vie biologique et ses besoins sont devenus partout le fait politiquement décisif que l'on peut comprendre la rapidité autrement inexplicable avec laquelle les démocraties parlementaires se sont transformées au cours de notre siècle en des États totalitaires et les États totalitaires se convertissent aujourd'hui presque sans solution de continuité en des démocraties parlementaires.» p. 132

2 Descartes Discours de la méthode *Paris Classiques Garnier* 1963. Tome premier. p. 634

3 Le mot latin *sylvaticus* qui vient de *sylva* la forêt a donné le terme français «sauvage».

4 Zeus par la puissance de la foudre, règne en maître sur l'Olympe. La Bible témoigne d'un Dieu Terrible et jaloux. Tout Puissant et Vengeur. Dans l'Eglise chrétienne Dieu est nommé «Père tout puissant» dans le Symbole des Apôtres ou Symbole de Nicée (Concile de Nicée 325 après J.C.)

5 Par exemple La rivière sauvage. Le projet Blar Wittich. Seul au monde ou encore le livre de François Terrasson La peur de la nature (Paris [Sang] de la terre 1988)

6 Leibniz (1714) Principes de la nature et de la grâce fondée en raison. Paris. PUF Epiméthée 1986 5^e édition. «Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien? Car le rien est plus simple et plus facile que quelque chose. Donc suppose que les choses doivent exister, il faut qu'on puisse rendre raison du pourquoi elles doivent exister ainsi et non autrement.» Septième principe

7 Voir Lucien Sfez La santé parfaite. Critique d'une nouvelle utopie. Paris. Seuil 1994

8 Nietzsche (1889) Ecce Homo Nietzsche contre Wagner § 2

Jean-Bernard Paturet est l'auteur d'un ouvrage paru sur le même thème *Incrovables religions. Une lecture psychanalytique du phénomène religieux*. Paris. éditions du Cerf, 2008. 108 p.

Il est l'auteur avec Philippe Lecorps de l'ouvrage *Santé publique du biopouvoir à la démocratie*. Rennes. EHESP, 2000. 186 p.